



LE MOT DE LA PRESIDENTE

J'aime bien piocher dans les écrits des autres les messages positifs, messages d'espoir, conseils appropriés, j'aime tordre le coup aux idées reçues ou au défaitisme ambiant, c'est pourquoi cette lettre est constituée de témoignages de personnes malades et de parents qui ouvrent la voix des possibles.

Certes en 2014 malgré tous mes vœux aucun miracle ne va se produire dans la recherche en psychiatrie ou dans l'accompagnement de nos proches vers une vie citoyenne, mais nous pouvons chacun de notre place, changer le regard du voisin et commencer à changer notre propre regard.

Je rêve que l'année 2014 soit celle de la confiance, oui c'est difficile, oui nous avons peur de la rechute, de la marginalité, nous avons peur quand « ils ne font rien ». Nous éprouvons toujours le besoin de faire à leur place, car nous pensons savoir ce qui est bon pour eux.

Les difficultés ne manquent pas : le déni de la maladie, le refus du soin, le sentiment de culpabilité, le sentiment d'impuissance L'incompréhension souvent, car si le malade sait faire souvent il ne fait pas, s'il veut faire souvent il ne réalise pas, s'il s'engage parfois il ne continue pas... il pense que tout va bien et pourtant de nombreuses tâches quotidiennes sont laissées de côté : ménage, hygiène, gestion des finances ...

Et nous parents, accompagnants, nous devons rassurer, stimuler, croire et donner confiance à notre proche en ses capacités toujours présentes, lui permettre de choisir sa vie comme tout jeune adulte en respectant ses choix même si ces choix nous semblent erronés ou risqués.

Ci-après, la lettre de Sylvio à ses parents, extraite de la lettre Unafam-Paris, nous permet de comprendre combien la frontière est mince entre le « mieux » que nous voulons pour nos proches et la souffrance que nous pouvons, avec les meilleures intentions, leur infliger dans notre désir de leur voir retrouver un avenir « normal ».

Sylvio dit « j'ai votre amour il me manque votre confiance. Mais comment faire confiance à un être qui va de crise en crise ? »

Voilà mes vœux pour cette année, je vous souhaite de ne pas rester seuls, de savoir demander de l'aide dans les moments les plus difficiles, de retrouver la confiance dans un avenir différent de ce qui avait été imaginé, mais

un avenir possible. Laissez la porte ouverte aux possibles, respectez le choix de votre proche, comprendre sans juger, accepter ses attentes et ses espoirs mêmes s'ils semblent bizarres.

Dans le domaine des possibles, avec ses hauts et ses bas, vous trouverez un article d'Estelle Saget paru dans l'express du 20 décembre et relatant le parcours de Maud schizophrène et cadre supérieur dans un grand groupe. Comme Baptiste pour Maud, maintenons simplement le lien avec nos proches afin d'être leur signal d'alarme.

Enfin lors de notre dernier samedi-rencontre nous avons évoqué la place du père et l'un des participants nous fait partager son expérience et ses réflexions sur son quotidien avec son fils atteint de schizophrénie, et je l'en remercie.

Pour en terminer je vous rappelle que nos soirées à thème, après avoir exploré les maladies et traitements, seront, cette année, orientées vers des informations plus pratiques. Le programme du 21 janvier 2014 est joint à cette lettre, n'hésitez pas à nous faire part des questions que vous souhaiteriez voir traitées lors de ces soirées, des semaines d'information sur la santé mentale (SISM) qui auront lieu du 10 au 23 mars ou lors de la journée départementale qui se déroulera en mai.

Cordialement

Dominique LATASTE

Moi, Maud F., cadre supérieur et schizophrène

Quinze ans qu'elle garde le silence, au bureau, sur ses maux. Qu'elle met ses absences - rares - sur le compte d'une grosse fatigue. Qu'elle garde ses distances avec ses collègues, pour éviter les déballages trop intimes. "J'ai des ennuis, mais rien de grave, c'est passager", leur glisse-t-elle quand elle sent sa raison vaciller. Mais ce n'est pas passager, non. Maud F. est schizophrène, une maladie mentale qui ne se guérit pas. Ingénieure dans une grande entreprise du Cac 40, en charge d'un projet sensible dont le budget avoisine le million d'euros, très bien notée par sa hiérarchie, elle travaille depuis toujours sous camisole chimique. Un comprimé d'Abilify 15 mg chaque matin. Deux, le maximum autorisé, dans les périodes critiques. Seuls ses proches savent.

Assise à la terrasse d'un café parisien, des pendentifs élégants aux oreilles, féminine sans ostentation, elle balance la vérité sur sa double vie d'un coup, comme on saute sans regarder en bas du plongeur de 5 mètres.

Puis elle tire sur sa cigarette roulée, son "autre poison", avec les médicaments, et elle rajoute, en souriant crânement : "Je donne le change, je navigue avec facilité dans tous les milieux, [personne ne se doute de rien](#)".

Parce qu'on est au courant, on trouve des indices, forcément. Il y a son visage, étonnamment expressif, qui s'illumine sous l'effet de l'exaltation et, dans la même seconde, se crispe d'inquiétude. Et aussi, les fines lignes blanches sur le dessus de son poignet. "Des traces d'automutilation, explique sans détour Maud. D'habitude je porte des manches longues pour les cacher. A vingt ans, je me tailladais le bras avec des lames de rasoir, ma seule échappatoire quand je sentais l'angoisse monter. J'ai fait deux tentatives de suicide à cette époque. Une overdose d'héroïne, d'abord. Puis j'ai sauté d'un mur de 10 mètres. Je ne devrais plus être là pour en parler".

On se tait, le temps d'encaisser sa dérangeante confession. Elle savoure son expresso, détendue, comme soulagée de réconcilier, enfin, les deux moitiés d'elle-même. La femme socialement adaptée, sous contrôle, "l'actrice", dit-elle. Et la psychotique, entière et sans concessions, qui passe ses nuits sur Internet à s'empoigner avec d'autres "Schizonauts" rêvant, comme elle, d'une société plus juste.

On l'a rencontrée sur le Net, justement, où elle se dissimule sous un pseudo. Au départ, la discussion pouvait paraître mal engagée. "A cause de vous, les journalistes, les gens pensent que les schizophrènes sont tous des fous dangereux, prêts à pousser un inconnu sous le métro ou à poignarder le premier passant venu, écrivait-elle, très remontée, sur le site. Vous n'avez pas idée du nombre d'entre nous qui travaillent et ne font pas parler d'eux. J'en connais une quinzaine, rien que sur ce forum. D. est webmaster, F. ingénieure chargée de la synchronisation des feux rouges, B. expert dans la police scientifique..."

On avait admis qu'en effet, on ignorait cette réalité. Sur quoi D., justement, était intervenu : "Les schizophrènes n'osent pas se déclarer, [par peur d'être stigmatisés](#). Aux yeux d'un employeur, cette maladie, c'est pire que d'avoir le cancer ou d'être séropositif". A cet instant, Maud s'était sentie piquée au vif : "Je vais me déclarer, moi, je n'ai pas honte!" Elle pouvait se permettre de prendre le risque, affirmait-elle. A 19 ans, son "gamin",

qu'elle avait élevé seule, était sur les rails : "Baptiste* a commencé à chercher du boulot, bientôt il gagnera sa vie, alors quelle importance, si j'étais virée..." Elle venait de trouver un combat à la mesure de ses idéaux, qui rejoignait ses désirs secrets, ne plus mentir, ne plus faire semblant. Maud avait donné son vrai nom. On s'était fixé rendez-vous quelques semaines plus tard dans une brasserie.

La brasserie où, en cet après-midi de juin, elle se montre plus déterminée que jamais. "J'ai 46 ans, j'ai fait mes preuves dans cette boîte, assène-t-elle. Dès que l'occasion se présentera, je dirai qui je suis". Cette occasion, son employeur va peut-être la lui livrer sur un plateau. Maud souhaite travailler de chez elle un jour par semaine, avec la bénédiction de son chef. Mais la direction des ressources humaines tergiverse. "Après l'été, si je n'ai toujours pas obtenu leur accord, je sors ma RQTH", lance-t-elle sur le ton du défi. Sa quoi ? "[Ma reconnaissance de la qualité de travailleur handicapé](#)", traduit-elle. Les handicapés psychiques hésitent à utiliser cette arme à double tranchant, qui leur donne droit à des horaires aménagés mais les oblige à sortir du bois. Seulement, le destin de passionaria sied à Maud. "J'ai un bon job, je passe pour un modèle de réussite sociale, raisonne la cadre supérieure. Qui, mieux que moi, peut changer l'image effrayante que les gens se font des schizophrènes?"

Un mois plus tard, sous un soleil radieux. A l'approche des vacances, le chef de Maud a réservé des tables au restaurant d'à côté, pour le déjeuner rituel du service. Quand elle arrive, ses collègues en chemisettes sont déjà installés sous les parasols. Pourquoi me regardent-ils bizarrement, se demande-t-elle, jusqu'à ce que l'un d'eux lui suggère, l'air gêné, de retirer ce gros pull à col roulé, elle doit étouffer par cette chaleur. Maud s'exécute, confuse. Elle se montre si soucieuse, habituellement, de ne pas se faire remarquer.

Mais voilà, elle a arrêté ses médicaments depuis plusieurs jours, convaincue une fois de plus qu'elle va réussir à s'en passer. Les interruptions de traitement sont récurrentes dans cette maladie, qui [prive le sujet de clairvoyance vis-à-vis de ses symptômes](#). Depuis, ses idées s'emmêlent, chaque geste lui coûte, elle oublie de se doucher le matin, s'habille avec ce qui lui tombe sous la main. Elle redoute les trajets en métro, oppressants

pour qui lit, comme elle, dans les pensées des autres voyageurs, de même qu'eux lisent dans les siennes. A l'étage où elle travaille, en open-space, elle se sent épiée, scrutée, jugée. Si bien que cet après-midi là, elle manque apostropher les deux types qui échangent des regards entendus d'un box à l'autre, tout en pianotant sur leurs téléphones. Ils s'envoient des texto médisants à son sujet, la preuve, ils la dévisagent en ricanant. Ou peut-être qu'elle déraile?

Au bord de l'épuisement, Maud lutte pour dissimuler sa peur et éviter la faute professionnelle, sa hantise. Plus que quelques heures avant les congés. La liberté d'être soi, même si ce n'est qu'un bloc de souffrances. Elle se félicite d'être débarrassée de ces médicaments qui, à la fois la sauvent, et l'amputent de la part la plus vivante de sa personnalité. "Je me déteste en robot performant qui ne ressent plus rien", confie-t-elle. Son fils a filé sur la Côte d'Azur avec un copain. Son fils qui la retient, depuis tant d'années, de basculer. "Baptiste agit comme un détecteur de fumée, explique-t-elle. Quand je commence à perdre contact avec la réalité, je m'en aperçois à la façon dont il me parle, il s'inquiète alors il devient agressif. Pour moi c'est le signal." Baptiste parti, plus de détecteur, plus de signal.

Les jours suivants, Maud les passe au fond de son lit, exsangue. Jusqu'à ce matin fatidique où Baptiste ne répond pas sur son portable. Son copain non plus. N'avaient-ils pas parlé d'une rencontre, sur le port, avec le propriétaire d'un yacht ? A l'heure qu'il est, cet homme d'affaires riche les a kidnappés, c'est sûr, il les garde prisonniers sur son bateau. Le pire, c'est que les flics sont de mèche, inutile d'espérer de l'aide de leur part. Une seule solution, sauter dans le premier avion pour Nice, se dit-elle à l'instant précis où arrive un texto signé de Baptiste : "T'inquiète", suivi d'un smiley.

Allons donc, ce n'est pas lui qui écrit, le milliardaire lui a confisqué son téléphone et cherche à gagner du temps. Texto impératif de Maud : "Je veux un coup de fil." Texto irrité de Baptiste: "On s'est parlé hier soir, je ne vais pas t'appeler tous les jours!" Le signal. Sur le champ, Maud ressort ses boîtes d'Abilify de l'armoire à pharmacie. Et, deux semaines plus tard, reprend le chemin du boulot, fin prête pour la négociation d'un partenariat capital avec leur homologue polonais. Cet épisode délirant n'est ni le premier ni le dernier de son long compagnonnage avec la maladie. Mais jamais ses collègues n'ont été témoins de ses égarements. Chaque fois, un sixième sens

l'a averti à temps pour qu'elle demande à son psychiatre de l'arrêter.

On retrouve Maud un soir de septembre, dans le même café que précédemment, avec sur le visage, cette expression désarmante de candeur qui provoque immédiatement un élan de sympathie. Elle a du nouveau. De son sac à main, elle sort un porte-documents, tend une feuille à en-tête de son employeur: "L'avenant à mon contrat de travail." La direction a accepté le principe du télétravail sans qu'elle brandisse sa RQTH. Alors on l'interroge, perplexe : comment va-t-elle s'y prendre, désormais, pour révéler sa maladie à ses collègues? Son air accablé, soudain: "J'ai remis ça à plus tard, avoue-t-elle à contrecœur. Je ne peux plus me permettre de perdre mon boulot. Mon fils a décidé de reprendre ses études et il part à l'étranger." Elle allume une cigarette. A son regard décidé, on devine que sa volonté n'a pas faibli: "Je finance encore ses études pendant quatre ans, ensuite il sera autonome et alors, plus rien ne me retiendra de dire la vérité." Ni de bazarder cette existence dans les clous qui lui ressemble si peu.

Lettre à mes parents

Ce dernier licenciement sera le dernier. Je ne chercherai plus de travail. Ceci après mûre réflexion, puisque je suis devenu un homme mûr, mûri par cette vie où a dominé la souffrance et dont je ne veux plus. Vous pensiez que travailler, c'est-à-dire gagner sa vie, donne une reconnaissance. Oui c'est une reconnaissance, mais la reconnaissance du travailleur handicapé, bon à ne faire que des travaux subalternes. Subalterne, c'est ainsi que je me suis vécu toutes ces années. Subalterne et humilié. Que j'ai un travail est une solution efficace, pensiez-vous, pour une stabilisation de la maladie. C'est moi qui doit être stable, pas la maladie... Accepter son handicap comme une sensibilité particulière. Métaboliser la maladie... Ne plus tenter de combattre en se trompant d'arme. Ne plus perdre sa volonté à dompter la faiblesse.

Je me suis senti coupable, meurtri devrais-je dire de vivre à vos crochets, de vivre aux crochets de la société. Aujourd'hui je vais profiter d'elle parce que j'ai un projet. Elle va m'aider après m'avoir si longtemps enfoncé.

Car il me faut vous décrire de l'intérieur l'enfer que j'ai vécu et dont vous avez essayé maintes fois de me sortir. J'ai votre amour il me manque votre confiance. Comment faire confiance à un être qui va de crise en crise ? Redouter la prochaine crise était un lot quotidien. La chance n'était pas au rendez-vous, vous aviez tiré le

mauvais numéro. C'était injuste, comme le hasard. On attendait ensemble la prochaine crise, la provoquant sans le vouloir....

Il fut un temps où avoir un travail, il est vrai me fut bénéfique. Être caissier au Monoprix, coller des enveloppes des heures durant, j'en rêvais. On m'imposait une vie régulière, j'y trouvais du bien être, on me prouvait que j'avais un rôle à jouer dans la société autre que celui d'être malade. Je trouvais une justification à vivre avec ces petits boulots... satisfait d'avoir canalisé la maladie pendant ce temps là. Mais aussi fatigué j'allais sans but ... le parcours était jonché d'obstacles infranchissables... Il y avait le stress procuré par des pensées récurrentes dont celle de se dire « je ne suis pas à la hauteur », celle du rythme que l'on m'imposait, celle des performances qu'il fallait toujours dépasser, celle de la pression exercée sur toute personne au travail, celle que je me donnai surtout. Être le meilleur, quelle erreur ! Et je ne me rendais compte de rien. Meilleur par rapport à qui ? Par rapport à soi ? Mais qui était soi, laminé par une pression trop forte des objectifs trop hauts, je flanchais... je doutais alors totalement de mes capacités et retournais coller des enveloppes, toujours humilié, toujours effondré par le cycle infernal dans lequel j'étais entré. Maladie, indemnités, salaire, maladie, convalescence.

Le travail devenait un bouillon de culture pour la maladie. Je n'en avais aucune conscience. Ces difficultés ne m'appartenaient pas, elles faisaient intrusion en moi, car je me prenais pour les autres, disparaissant derrière eux.

L'âge aidant, les médicaments faisant leur travail, mon attitude envers la maladie évoluant, elle, s'affaiblissant aussi, moi trouvant de nouvelles forces, une certaine régularité s'est installée. C'est alors que j'ai pris un studio, c'est alors que vous avez pu souffler.

Mettre la maladie en sourdine, être plus stable, n'est-ce pas le rêve de tout parent dont l'enfant a un passé psychiatrique ?

Apprendre, imaginer, produire : élaborer, créer, fabriquer construire et non plus simplement reproduire, n'est-ce pas le miel de la vie ?

Quand on est allé d'intermittence en intermittence, n'est-il pas sage de faire autre chose, d'aller au-delà de ce que nous sommes, ne pas s'arrêter de travailler, mais travailler autrement. Exprimer d'une voix clarifiée un projet de vie. Produire quelque chose de ses mains, de son habileté, de son imagination, de ses pensées. Avoir un projet, une clef qui ouvre les portes du travail. Que serait un peintre, un maçon, un écrivain, un musicien, une brodeuse ... sans travailler ? Se remettre à l'ouvrage

jour après jour. Plus l'artiste a travaillé, plus il travaille encore, plus il est grand. Plus il se perfectionne même pendant les grands vides à traverser.

J'ai toujours aimé, et j'aime toujours cuisiner, vous le savez. J'ai rencontré Maxime, il y a deux ans. Je ne vous l'avais pas encore dit. Il m'a tout appris de la cuisine. Aujourd'hui je monte avec lui un petit restaurant. Je vous vois lever les yeux au ciel, paniquer déjà à l'idée que je pourrais me lancer dans une aventure si risquée. Mais je n'ai plus rien à perdre. Je vais enfin vivre de ce que j'aime faire. Avoir un travail à moi pour ne plus alimenter la maladie. Créer un terrain où elle ne va plus s'épanouir, mais se dessécher. Et s'il me faut à nouveau traverser le désert, je le traverserai. J'ai de l'eau maintenant.

Je serai aux fourneaux, je serai inventif. Je serai trop occupé –bien occupé- pour que la maladie ne s'infilte à nouveau. Je ne cherche plus à être le meilleur. Je ne cherche plus à être le plus nul. Je ferai la cuisine comme un partage. Après toutes ces années de lutte incessante, je vais découvrir ce qu'est se faire plaisir, faire plaisir. Je vais avoir de l'importance, pas seulement parce que je suis malade.

Je vous entends me dire que la restauration est l'un des métiers les plus stressants, les plus contraignants au niveau des horaires. Nous verrons le temps que cela durera. Ce sont des années gagnées sur des années perdues. Dans la balance lesquelles compteront le plus ?

Je ne suis pas seul. Il y a Maxime. Il connaît mes difficultés. Je vais faire un bout de route avec lui. Je risque simplement de découvrir des choses si belles que l'émotion me submergera. Je choisis l'émotion contre l'ennui. Je choisis de choisir plutôt que de subir. Je choisis, enfin je choisis. Pourquoi Maxime me ferait-il crédit s'il ne me reconnaissait pas quelque talent ?

Faites-moi confiance !

Le restaurant ouvre ses portes dans une quinzaine de jours. Il y aura un grand dîner. Vous êtes cordialement invités. Nous appelons le restaurant « Entrez ! »

Sylvio

La place du père

« La place du Père » était le thème de l'après-midi portes ouvertes à l'UNAFAM. Elle a rassemblé une quarantaine de personnes avec une représentation des pères plutôt plus importante que d'habitude. Pour autant, ce thème a paru difficile à aborder en grand groupe, tant il peut sembler interpeller au cœur de là où

cela fait mal, et au plus intime de la blessure des familles des malades psychiques...

Enfin, devrais-je rajouter « *pour moi tout au moins* » car ce témoignage n'a d'intérêt que s'il évite les discours théoriques et abstraits ... Ceux-ci ne manquent pas sur la « forclusion paternelle » ou le « nom du père » ... Ici, il s'agit pour moi de partager à mon ressenti basique et quotidien, au fil des années, en tant que père de Théophile...

Théophile a aujourd'hui 25 ans, il a été diagnostiqué schizophrène¹ après sa décompensation, il y a 4 ans et demi. Il a subi 4 hospitalisations dont trois « sous contrainte ». Théophile est un garçon très souvent sympathique, brillant, très gentil **ou** traversé d'une méchanceté désincarnée qui le met hors de lui ; plein d'assurance **ou** terriblement apeuré ; drôle et léger **ou** perclus d'étranges douleurs physiques et de tristesse. Il a revendiqué régulièrement, jusqu'à sa prise de médicaments tout au moins, un contact direct avec la « vérité » à partir de laquelle il voudrait aider les autres, parfois même contre leur volonté, surtout ses parents ...

Quand la maladie atterrit dans une famille, elle en touche chaque « pôle », pas que le père, mais aussi la fratrie, et la mère bien sûr ... Autant de pôles qui pourraient donner lieu à d'autres points de vue que celui traité ici ... Et en dehors de l'impact de la maladie sur chaque relation autour de Théophile, celle-ci s'est incarné aussi profondément dans son corps régulièrement souffrant, ses peurs souvent démultipliées, sa mémoire parfois distordue et un imaginaire semblant s'ingénier, de temps en temps, à l'égarer ... Bref, la **question de la « place du père »** ne fait donc probablement qu'effleurer le mystère de la maladie avec ses si multiples dimensions, **cependant elle me semble inclure des éléments très importants sur le sens même de la maladie. Cette perception subjective est très certainement liée au fait que je sois concerné comme père...**

La « place du père » avant même la maladie était un espace exposé, elle l'était, pour moi tout au moins. « Place de son père », mise en cause de façon assez traditionnelle par un adolescent au travers des premières manifestations subreptices de ce que l'on n'a pas encore identifié comme ce qui va le conduire vers la décompensation. Peu à peu, de repas de famille en dîner, se mettait en place une agressivité et une critique

1 Cette étiquette à la fois inquiétante et visant à conforter d'une identification m'est apparu toujours, en deçà, au-delà, ou même à côté ... au quotidien, comme accompagnant une personne malade, nous avons à gérer des expressions de symptômes très différentes ... englobant parfois bipolarité, parfois dépression, parfois autre chose encore ...

redoublée. Mais **l'on se dit : c'est le « difficile lot du père contemporain »** à une époque où le « jeunisme », conjugué à une vive contestation de l'autorité, se redouble de la légitime critique de l'hégémonie du masculin. Les repas de famille sont devenus de ce fait, plus empreints de défis qu'ils ne l'étaient pour nos grands parents, et ce d'ailleurs même en l'absence d'un jeune sur le point de basculer dans la psychose. Cette place plus compliquée du père n'est pas d'ailleurs en tant que telle négative. Tous, nous pouvons constater un progrès que représente cette autre place dans les relations, cette évolution vers plus de spontanéité, d'égalité, de vérité ...

Toutefois avec la montée en puissance de la maladie les choses paraissent changer quelque peu... Et l'évolution de ce rapport au père, se fait avec une rapidité et une violence particulière, comme une des premières failles du chaos déstabilisant la vie de famille et sa « normalité » relative. Je souhaiterai l'illustrer de **6 situations très concrètes avec Théophile :**

La multiplication des conseils paternels

Je nous revoie ensemble, dans notre jardin, il y a 5 ou 6 ans, débattant avec une petite pointe de passion, l'un et l'autre. A l'époque, peut être comme tout père avec un adolescent en recherche. La multiplication des conseils paternels a de ce fait semblé, pour moi, précéder la maladie. Celle-ci en a peut-être même suivi, peu à peu sans le savoir, les premières manifestations sous-jacentes avant la décompensation qui allait poser une étiquette sur les symptômes. Avant cet étiquetage, nos relations étaient empreintes d'un **paternalisme régulier mélange d'affection et d'agacement**, de volonté d'aider et de projections. Celui-ci s'amplifiait, de plus en plus, face aux comportements et paroles déconcertantes de Théophile : l'exaltation de son imaginaire déconnecté de la réalité quant à sa vie professionnelle, son agressivité inquiétante avec ses proches et notamment sa petite amie ... Beaucoup de choses semblaient au père que je suis, nécessiter un recadrage.

La dénonciation de l'imposture paternelle

Après la décompensation et la première hospitalisation, l'agressivité de Théophile, vis à vis de ses deux parents, est restée très vive pendant les presque trois années où il refusait une médication de long terme. Cette agressivité trouvait à s'exercer avec une très grande intelligence. Quand Théo nous prenait à partie, me prenait à partie, dans la cuisine par exemple, pour situer ces innombrables confrontations, c'était toujours ancré dans un discours démonstratif très précis pour me montrer à quel point j'étais à côté, par rapport 'à réussir sa vie', et donc à quel point je n'avais rien à dire surtout quand il s'agissait qu'il se soigne : « tu as raté ta vie » revenait souvent, avec de nombreuses illustrations

présentées comme la **démonstration indubitable de ce caractère « hors-jeu » de son père dans l'économie de la réussite...** Et force était de constater sa très grande habileté dans cette démonstration ...

La révélation du « péché » du Père

Pendant tout un temps, Théophile avait une fixation très importante sur le respect des règles, des procédures, qu'il voulait consigner dans un cahier et dont il dénonçait à chacun le non-respect. Ce **rôle d'observateur de la loi ou plutôt des infractions à la loi de ses proches** était omniprésent, je me souviens de nombreux trajets en voiture où son attention était tout entièrement sur la ligne blanche et le moment où la roue la dépasserait comme révélation et image de toutes les infractions possibles dont nous étions responsables. Et bien sûr de nombreuses petites entorses aux règles étaient constatées chaque jour comme par exemple pour un feu orange grillé, l'imaginaire de Théophile y mêlait toute sorte de méfaits : transgression œdipienne dès que son petit frère était tendre avec sa mère, le père se grattant devenait celui qui se masturbe à table ... Plus la critique à l'encontre de son père était déraisonnable, plus elle était efficace en terme de culpabilisation (d'où la référence à ce terme « péché ») plus devenait-elle récurrente et faisait système ...

L'exhortation « soit un père ! »

Mais Théophile, n'était pas porteur que de critiques. Il était aussi **plein d'attentes absolues à l'égard de son père** : « être enfin écouté » était celle qui revenait le plus et qu'aucun temps d'échange de discussion ou d'attention n'arrivait à calmer durablement. L'exhortation « soit un père » était finalement plus difficile à vivre encore que les mots amers ... car bien sûr, c'est ce que l'on souhaite être, et de façon encore plus vive après le déclenchement de la maladie.

La contestation du monopole de la violence légitime

Notre relation du fait de la maladie, malgré le fait pour moi de le savoir et donc de pouvoir relativiser, était empreinte de rivalité, démultipliée par rapport à celle normale dans le développement de l'adolescent. En effet, Théophile voulait décider seul de nombreuses choses dans la maison, par exemple les fenêtres ouvertes ou fermées. Le « qui décide » entre un père et un fils, tout au moins entre nous, enclenchait souvent sur de la violence, heureusement pas physique à quelques exceptions près. Mais une violence verbale extrême, tant dans le fond que dans la forme. Il n'est pas simple de renoncer comme père, de vouloir faire autorité, surtout lorsqu'il s'agit de protéger d'autres membres de la famille ou la tranquillité des voisins ...

L'escalade des violences a semblé tristement structurer notre relation ...

L'arbitre absolu de la relation unissant le père et la mère

Comme père de Théophile, j'étais aussi l'époux de sa mère, généralement fonction subsidiaire incluse dans celle du père. Or, gérer cette place-là s'est également révélé très délicat, le chemin est très étroit : toute proximité conjugale finit vite par énerver Théophile, toute distance ou dispute est immédiatement investie par lui, **se proposant comme arbitre neutre de la relation conjugale ou prenant partie pour l'un ou l'autre**, avec dans les deux cas un effet assez insupportable. Pour Théophile, le rapport au masculin et au féminin est passablement compliqué. Une misogynie à éclipses est récurrente, souvent doublé d'un message au Père-époux : l'exhortation que l'homme soit un homme et ne soit pas émasculé par son épouse ... Message pas très aidant, et porteur du même mouvement que les autres points développés.

==--==--==

La très grande difficulté à traverser ce procès constant du Père est que chacun des points de la liste non exhaustive ci-dessus inclut une vraie question, très personnelle et de ce fait d'une grande acuité. Certes la façon de Théophile de mettre le doigt sur les bleus, d'appuyer là où cela fait mal, est insupportable. Le caractère systématique sans considération de l'autre (le père ou les autres membres de la famille) appelle bien sûr à re-conscientiser à chaque fois que c'est la maladie qui s'est emparée de lui et le ligote. Ce n'est pas simple. **Tout cela incite à ne pas considérer ce qui est dit à la « place du père », par la maladie, sinon par son fils ...** Et pourtant ...

N'y a-t-il pas là une anesthésie de notre écoute, semblable finalement à celle des médicaments pour le malade ? Cette anesthésie est par moment vitale. Pourtant, doit-il y avoir un seul effort de « faire taire » ?

Nos rapports de Théophile à moi-même sont empreints d'une spécificité très forte. Aussi, je ne puis vraisemblablement pas faire une règle générale de ma réponse à la question ci-dessus ... Mais **j'ai trouvé utile pour moi-même, d'accepter de se laisser bousculer**, bousculer par cette question ... Et finalement, voir se dissoudre certaines positions pour écouter plus attentivement, plus exactement ce que mon fils me disait, sans essayer de répondre, a été libérant ... En tout cas, beaucoup moins épuisant finalement que de résister dans la révolte contre mon fils et contre la maladie (puisque l'un et l'autre ne cesse de se mélanger)... revenir à ce qui est dit : se poser simplement la question de « *en quoi Théophile a raison* » dans son interpellation à son père.

Pour accompagner Théophile toutes ses années, j'en suis venu à essayer de me faire peu à peu une image personnelle de quelques aspects de la maladie. J'aime bien les deux désignations personnelles suivantes : « **maladie de l'absolu** » et « **maladie de la vérité** ». Être animé de façon extrême comme Théophile, d'une recherche ou d'une sensation de vérité (psychologique voire cosmique) et d'un désir d'absolu (en famille comme en amitié) constitue un fil directeur de ses symptômes. Ce registre peut sembler disqualifié, a priori, par ses 4 hospitalisations en HP ... Et pourtant, **même si l'une et l'autre (la vérité et le désir d'absolu) sont déformés jusqu'à la caricature et même plus**, n'y a-t-il pas une tentative, de Théophile ou une interpellation du destin, pour aller en nous, en moi, chercher, même par effraction si besoin, quelque chose de notre « vérité » et de notre « absolu » ... Pour le redire plus simplement, j'ai senti croître en moi que la maladie de l'autre a quelque chose à nous dire sur nous...

C'est vrai que le premier réflexe, que mon premier réflexe, fut, et est encore souvent, le déni, la volonté de se protéger, ne pas laisser la maladie de son fils vous entraîner dans la dépression ...

Mais **peut-être**, qu'avec un peu de recul, un bon accompagnement psy au moment où cela est nécessaire, les ressources de l'UNAFAM, alors moi-même et peut-être chacun de nous accompagnant son enfant sur le chemin de la psychose, pourrons aborder fructueusement aussi ce mystère qui nous bouscule, à nos places qui sont les nôtres, notamment celle de père

...**Peut-être** nous laissant bousculer deviendrons nous plus vivant ... **Peut-être**, que plus vivant pourront nous au mieux aider nos enfants ...

Thierry M.

Décoration de Pierrette Hyppolite



Remise officielle des Palmes du bénévolat, échelon bronze décernées sous le haut patronage du Défenseur des droits à la Fondation du bénévolat à notre bénévole, par Alain Juppé

DATES à RETENIR

21 Janvier 2014 de 18 h à 20 h 00

Avec la participation de la CAF – la MDPH – la CARSAT
Amphithéâtre du centre Hospitalier Charles Perrens

Les ressources :

- Critères d'attribution de l'AAH, de la PCH, du taux d'invalidité
- présentation du dossier MDPH et délais de traitement
- attribution de la RSDAE ? Quelles solutions lorsqu'elle est refusée
- comment est évaluée l'orientation
- quelles sont les conditions d'accès aux droits des personnes handicapées psychiques
- si une personne travaille à temps très partiel (quelques jours de temps en temps) comment est calculée l'AAH
- quelles conséquences a le travail soit en ESAT, soit en milieu ordinaire
- Quels revenus après 60 ans pour les personnes handicapées psychiques ayant travaillé (à temps partiel, par intermittence, brièvement à temps complet)
- quels revenus et quelles aides après l'AAH

- :- :- :-

18 février 2014 de 18 h à 20 h 00

Amphithéâtre du centre Hospitalier Charles Perrens

Les activités

- :- :- :-

Semaines d'information
SUR
la santé mentale

du 10 au 23 mars 2014

Les 25e SISM auront pour thème : « Information et santé mentale »

Si certaines pathologies font l'objet de campagnes de sensibilisation régulières, il n'en est pas de même pour les troubles psychiques. Pourtant ils touchent près d'un quart des français. Et la santé mentale fait partie des cinq priorités de santé publique annoncées dans la récente Stratégie nationale de santé.

Informations Pratiques

Horaires d'ouverture au public du secrétariat :
Lundi mardi jeudi de 14 h 00 à 17 h 30
Mercredi de 9 h 00 à 12 h 00 – 14 h 00 à 17 h 00
Vendredi de 9 h 00 à 12 h 30 Du lundi au samedi
permanences téléphoniques 05 56 81 44 32
<http://www.unafam.org/33>

Directrice de la publication : D.Latate

Comité de rédaction : unafam 33

Courriel : lt.unafam33@orange.fr

UNAFAM – 40 rue du Sablonat 33800 BORDEAUX